Résumons ces idées que nous avons émises.

Il est incontestable que le travail est une *nécessité*. Mais de cette constatation ne résulte pas, *nécessairement*, que le travail est un *mal*.

Le sommeil est également une *nécessité*, mais ce n'est pas un mal. La faim, la soif, sont des *nécessités*, mais ce ne sont pas des maux. Elles donnent lieu, au contraire, à d'agréables satisfactions.

Assimiler toutes les *nécessités* à des maux, ce serait condamner fatalement l'humanité au malheur, puisque la plupart des conditions de son existence sont inévitablement *nécessaires*.

Oui, certes, les *nécessités* peuvent être occasionnellement la cause de maux très réels. Être privé de sommeil, est une souffrance: c'est l'un des plus cruels supplices imaginés par les Chinois. On peut aussi souffrir de la faim et de la soif.

Mais ces maux qui résultent de la *nécessité* de dormir, de boire et de manger, ne sont pas, on le sait, étroitement unis à ces *nécessités*, puisque, dans la vie ordinaire, on peut satisfaire celles-ci.

Le travail n'est même pas une *nécessité* aussi inéluctable que celle du sommeil, de la faim et de la soif. Celles-ci sont strictement inhérentes à la nature humaine, et il nous est absolument impossible d'y échapper.

Le travail, au contraire, n'est qu'une *nécessité* relative, et la preuve, c'est que les paresseux—puisqu'il faut les appeler par leur nom—cherchent à s'y soustraire et y réussissent parfois plus ou moins complètement.

Le travail est ce qu'on pourrait appeler une *nécessité de moyen*. Il faut travailler, pour vivre, c'est-à-dire pour donner satisfaction aux *nécessités* inéluctables de la faim, de la soif, du sommeil, de la protection du corps contre les intempéries, etc.

Même le *repos*—ce repos que les indolents considèrent comme une béatitude—est plus *nécessaire* que le travail. Car, si l'on peut, à la rigueur, s'abstenir de travailler,—il est indispensable de se reposer lorsqu'on est *fatigué*.

La fatigue ne provient pas *nécessairement* du travail; les plaisirs et l'oisiveté fatiguent beaucoup plus que le labeur; ils provoquent une fatigue malade que le repos ne dissipe jamais.